Labyrinthe

37 | 2011 (2)
Des séries et des vies

De la fidélité

Renaud Pasquier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4193>
DOI : 10.4000/labyrinthe.4193
ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 15 août 2011
Pagination : 61-66
ISBN : 9782705681470

Référence électronique

Renaud Pasquier, « De la fidélité », *Labyrinthe* [En ligne], 37 | 2011 (2), mis en ligne le 01 août 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4193> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4193

Propriété intellectuelle

De la fidélité

Renaud Pasquier

contact : renaud.pasquier@gmail.com

Depuis son retour, j'étais rongé. J'abrégeais les conversations, évitais son regard. Malgré tous mes efforts pour paraître naturel, pour faire comme si de rien n'était, je sentais bien, piètre comédien, que chaque phrase sonnait faux, que chaque geste suintait la culpabilité. Dans ses yeux, la perplexité initiale fit bien vite place au soupçon, et ma feinte bonne humeur fut démantelée sans coup férir par d'éloquents silences, froids appels à cesser toute mascarade. Enfermé comme je l'étais, avouer était devenu un moindre mal. Je finis par m'ouvrir à elle : à mesure que je me confessais, d'une voix d'abord mal assurée, mes tourments se dissipèrent l'un après l'autre, mes phrases s'affermirent et s'assouplirent, je reconsidérerai ma faute, somme toute bien vénielle, insignifiante, et m'amusai de mon enfantine et ridicule angoisse, comme m'y invitait le sourire de ma prétendue victime, à la fois attendri, moqueur et consolant, quoi, ce n'était que cela ?, semblait-il s'étonner.

Sans doute trop pressé de recevoir l'absolution, j'avais ignoré le pli d'amertume au coin de ce sourire. Les jours suivants me l'apprirent, scandés par les soupirs irrités, les agacements multiples et disproportionnés, les remarques diverses, aussi acerbes qu'injustes : oui, décidément, elle m'en voulait d'avoir regardé en son absence un épisode de notre série du moment (trois, en vérité ; mais il m'avait paru plus prudent de redimensionner quelque peu le délit), d'avoir bousculé le rite qui nous réunissait tous deux sur le canapé, devant l'écran de mon ordinateur, au moins deux soirs par semaine, à raison de deux épisodes par soir, parfois un de plus, mais exceptionnellement, car l'excès gâche le plaisir, en achevant trop vite la série commencée, déjà trop brève, toujours trop brève, hélas. Ce n'était pourtant pas si grave, elle rattraperait son retard, regarderait sans moi les épisodes volés à l'intimité de notre couple : deshaussements d'épaules répondirent à mes tentatives de conciliation. C'était ridicule enfin, on n'allait pas se faire la tête pour ça, quand même, on dirait une petite fille, il faut arrêter. Je passais de l'énervement à la mortification, aux supplications... Pourquoi, quand j'implorais son

pardon, me venait à la bouche le mot incartade ? Pourquoi cette phrase « mais enfin chérie, ce n'est qu'une sitcom ! » et la réponse muette, en forme de moue méprisante, de ma compagne outragée ? Un spectateur extérieur eût ri franchement de nos bisbilles ménagères, à moins qu'il n'en eût pressenti la potentielle gravité, les brûlantes tensions prêtes à s'aviver. La brouille, en occurrence, fut brève. Débutée avec une série, elle s'acheva avec une série, à deux, serrés l'un contre l'autre, nos quatre yeux vissés sur l'écran, de longs échanges à voix basse prolongeant la fiction une fois celle-ci achevée.

J'ai parlé de « rite ». C'était bien cela qui s'était installé, depuis le début des années 2000. Nous sortions moins, l'ère de la séance de cinéma hebdomadaire avait vécu. Nous n'étions plus étudiants, nous approchions ou passions la trentaine, le travail nous prenait de plus en plus de temps, des enfants naissaient. L'Internet à haut débit était entré dans nos vies, qui nous ouvrait soudain des réserves inépuisables de fiction. La facilité déconcertante avec laquelle nous pouvions y accéder, la possibilité d'enfin être en phase et de tenir notre rang dans les conversations, de plus en plus nombreuses, de plus en plus fréquentes, évoquant les dernières « pépites » venues d'Amérique, sans devoir pour autant faire appel à la bonté de tel ami abonné au câble qui naguère nous approvisionnait en vidéos, le léger frisson, enfin, dérisoire mais indéniable, suscité par le téléchargement illégal, « pratique de résistance » à bon compte, tout cela fit de nous des adeptes enthousiastes et stakhanovistes, des consommateurs toujours plus insatiables, toujours plus dépendants.

Quand je dis « nous », ce n'est pas seulement « nous deux », comme nous le crûmes un temps, avant de réaliser qu'ils étaient multitudes, ceux qui s'adonnaient aussi à la vision-à-deux, l'ordinateur et le canapé se révélant des accessoires rituels du plus grand banal. Ainsi la série télévisée, en général américaine, s'imposait comme un élément essentiel de la vie des couples plus ou moins trentenaires, du moins pour ce que je pouvais observer – le temps m'apprendrait que d'autres catégories d'âges partageaient notre vice, avec les mêmes modalités. La vision-à-deux avait désormais place dans le protocole amoureux, aux côtés de toutes les autres manifestations d'affection. Bien sûr, nous avions des amis indifférents aux séries, mais ils passaient de plus en plus pour des originaux, et les conversations avec eux supposaient un effort particulier, semblable à celui qui est fourni en présence de personnes aux opinions politiques opposées aux vôtres ; quant aux couples d'amateurs, nos

semblables, lorsqu'ils nous révélaient qu'ils regardaient leurs séries favorites séparément, pour telle ou telle raison, nous échangeons un coup d'œil furtif et éprouvons la compassion la plus navrée pour nos amis, certains d'une séparation, au mieux de graves différends entre les deux partenaires, à court ou moyen terme.

Pourquoi cette place nouvelle et considérable prise par les séries dans la vie des couples, là où jadis on n'y voyait qu'une distraction pour célibataire désœuvré, ou pour meubler l'absence de l'autre ? Pourquoi leur consommation constitue-t-elle aujourd'hui de plein droit une activité amoureuse, alors qu'elle ne manifestait jadis, sans la soulager, que la désolante passivité des gens seuls ? Peut-être, me dis-je, parce qu'elles ne parlent que de cela ; le couple, son histoire, de la rencontre à la rupture, son quotidien, ses aléas, sont la matière première du récit sériel, un passage obligé de toute fiction : je m'immerge dans les problèmes matrimoniaux des médecins d'*Urgences* comme dans leurs opérations les plus délicates, les déboires sentimentaux des policiers de *The Wire* me sont narrés même au cœur de leurs enquêtes les plus dangereuses. Je hasardai même une distinction entre deux grandes catégories de narrations : dans la première, la question de l'existence éventuelle d'un couple à venir est l'armature de tout un récit, parfois long d'une décennie, ainsi de *Friends*, sitcom organisée (ainsi que toutes ses autres intrigues) autour de Ross, Rachel, et de leur tumultueuse romance, ou bien, avec une plus grande subtilité narrative, *How I met your mother*, où le récit, rétrospectif, retarde indéfiniment le moment certain (car avéré par l'existence d'enfants à qui s'adresse la voix off qui ouvre et clôt chaque épisode) où Ted aura enfin rencontré la femme de sa vie. Dans la seconde, le couple en crise, usé par la routine, aux prises avec les tentations, les trahisons, au bord de l'explosion, en quête de reconstruction, sans être nécessairement l'objet premier de l'intrigue, en est une pièce essentielle ; les héros sériels les plus illustres sont bien souvent soit des adultères récidivistes, soit en proie à une instabilité sentimentale chronique : Tony Soprano, Don Draper dans *Mad Men*, Nate Fisher dans *Six Feet Under*, le Dr Doug Ross alias George Clooney dans *Urgences*, ou encore, Ally McBeal dans la série à laquelle elle donne son nom, la liste est très loin d'être exhaustive.

Je confiai étourdiment ces réflexions à un ami, esprit fort professant un épais dédain pour ces fictions qui m'occupaient tant. Il me ricana au nez :

« Sois lucide, les séries ne stimulent en vous que les plus bas instincts, elles vous avachissent et vous avilissent. Que font-elles de vous ? Des

niais, sensibles aux plus grosses ficelles ; des voyeurs, qui bavent de joie en contemplant les petites misères privées, l'œil collé sur une serrure en forme d'écran ; des Narcisse, qui voient cet écran comme un miroir, et en usent au mieux comme grossier accessoire de thérapie. Le Pouvoir les a créées pour vous faire accepter la médiocrité petite-bourgeoise de vos existences, pour vous en faire jouir, même, vous assoupir, et vous faire passer toute envie de révolte... »

Je ne me formalisai pas, ne m'irritai en rien des remarques, tellement prévisibles, de mon ami – car il l'était. Je lui rétorquai tranquillement qu'en matière de grosses ficelles, son interprétation n'avait rien à envier aux fictions qu'elle stigmatisait. Je ne contestai même pas qu'il y eût quelques résidus épars de pertinence dans son flambant réquisitoire, ne pouvant prétendre connaître et anticiper toute la palette des comportements éveillés et façonnés par les séries ; mais je savais, en revanche, que son raisonnement péchait par une méconnaissance abyssale des affects du spectateur ; je lui figurai notre affection, notre attachement, profond et durable, pour ces personnages, une empathie trop intense pour les restreindre à de pâles reflets de nous-mêmes, de purs stimuli émotionnels. Je remerciai même mon contradicteur d'avoir permis à la vérité de sourdre en moi, d'avoir éclairé la place prise par les séries dans les relations sentimentales : si elle est devenue pierre de touche de la tendresse et surtout de la fidélité régnant au sein d'un couple, ce n'est pas parce qu'elles énoncent – celles que j'aime, du moins – un éloge convenu et moralisateur de cette fidélité, mais qu'elles en figurent et en explorent toutes les dimensions.

« Tu parles ! Regarde : la séduction en série est présentée uniquement sous l'angle pathologique, ces Don Juan mâles ou femelles souffrent tous de leur insatisfaction chronique, ils n'aspirent qu'à l'ordre conjugal bourgeois, au fond... Voilà, c'est l'hypocrite puritanisme étatsunien, qui racole et aguiche le spectateur pour mieux ensuite tancer, après les avoir excités, ses désirs forcément criminels ! Une machine de régression-répression, rien d'autre... »

Cela peut être vrai ponctuellement, mais la critique s'annule faute de connaissance du détail, et de profondeur d'analyse. Si les séries insistent tant sur la fidélité, c'est qu'elle est leur matière de prédilection et leur condition d'existence. Les personnages y sont aux prises avec la durée, qui met à l'épreuve leurs relations, quelles qu'elles soient : en somme la fidélité est leur épreuve quotidienne, elle est l'élément où évoluent les

corps et les intrigues qui les lient. Plus que la paranoïa nord-américaine post-11 septembre, c'est la fidélité et ses vicissitudes qui travaillent et occupent une série comme *24*, fidélité matrimoniale, professionnelle, patriotique, etc. Des êtres confrontés à la durée, qui se lient se lassent se trahissent se retrouvent se tuent, des promesses alliances ruptures entre amants amis associés, c'est toujours la même pâte, la même substance que modèlent les scénaristes réalisateurs créateurs, là en forme de chronique de la mafia ordinaire, ici en saga d'une famille de grands propriétaires texans, là-bas en intrigues adolescentes au cœur d'un lycée de province, etc.

Matière, donc, mais aussi condition d'existence, repris-je : la fidélité (respectée, trompée) entre personnages ne fait qu'en prolonger une autre, vitale, celle qui doit s'instaurer, et se formaliser par contrats, entre les différents concepteurs de la série, collectif au moins aussi nombreux et conflictuel que celui des personnages de fiction. Le récit de ces conflits rivalise presque avec la fiction dans le cœur des spectateurs : car les intrigues égrenées face aux caméras sont redoublées par celles des coulisses, invisibles mais bruyantes, où la question du renouvellement, celui des contrats d'acteurs (parfois de réalisateurs ou scénaristes), et surtout celui de la série elle-même par les dirigeants du *network* diffuseur, fait l'objet d'un suspense insoutenable et d'innombrables rebondissements. Sans la fidélité des uns et des autres (combien ainsi de chevilles et bricolages scénaristiques pour justifier le départ de tel ou telle acteur/actrice ?), la série décline ou meurt, dans l'oubli et l'abandon. Car en général l'infidélité des uns entraîne celle des autres, les plus importants, les plus déterminants : les spectateurs. Aussi est-il toujours question de les « fidéliser », le néologisme parlant de lui-même.

Et l'affaire demande beaucoup d'habileté : nous, spectateurs, sommes exigeants et versatiles. Beaucoup ne se contentent pas d'une seule série, ils naviguent de l'une à l'autre, organisent rigoureusement leur emploi du temps de façon à n'en manquer aucune, en polygames du petit écran (tiens, *Big Love*, une des séries phare de HBO, évoque justement la difficile vie quotidienne d'un Mormon polygame et de ses trois épouses), quitte, parfois, à en délaissier une ou deux, et à s'enticher de nouvelles ; pour beaucoup, le papillonnage ne dure que le temps de quelques pilotes, avant d'arrêter un choix ferme, mais pas définitif : la relation n'est pas forcément facile, il faut tolérer certaines incompréhensions, certains décalages, et parier sur un avenir meilleur, qui parfois ne viendra pas, et la rupture advient alors en plein milieu de la saison, sans retour possible. Il est des

relations orageuses avec certaines séries, qu'on est toujours sur le point d'abandonner, mais auxquelles on revient toujours, des amourettes qui durent avec une sitcom qu'on dit insignifiante, mais à laquelle on s'attache inconsciemment, et évidemment de grandes histoires avec des séries dont on refuse d'accepter la fin, dont on se repasse certains épisodes, voire des saisons entières, dont on suit les acteurs à travers d'autre séries, manière de savoir ce que deviennent les personnages – ou du moins leurs corps – tant aimés, et en traçant mentalement le dessin de toutes leurs trajectoires entrelacées, de donner un prolongement multiple et hétéroclite à la série que l'on aimera toujours, pour le meilleur et pour le pire.